

**Christophe
Molmy**

**La fosse
aux âmes**



La Fosse aux âmes



DU MÊME AUTEUR
Romans

Après le jour
Éditions de La Martinière, 2020

Quelque part entre le bien et le mal
Éditions de La Martinière, 2018
et « Points », n° P4925, 2019

Les Loups blessés
Éditions de La Martinière, 2015
et « Points », n° P4287, 2016

Christophe Molmy

**La Fosse
aux âmes**

**Éditions
de La Martinière**

... plus loin que de la terre au ciel.

ISBN : 978-2-7324-9996-3

© 2021, Éditions de La Martinière, une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La soirée se présentait mal.

Après une journée de boulot, il avait envie de tout, sauf de se retrouver enfermé dans une salle bondée. Il ne connaissait même pas le titre du film qu'il était censé voir. Une histoire d'amour, lui avait dit Juliette. La promesse d'un profond ennui.

Le métro freina brusquement, Fabrice se retrouva collé au type dont il tentait de se tenir à distance depuis déjà trois stations. Son haleine chargée de bière l'enveloppa. Il s'extirpa de la rame en apnée, fit quelques pas sur le quai avant de remplir ses poumons de l'air épais de la station. Il se retint de cracher. Comme une mise en garde, un arrière-goût lui emplît la gorge, lui donnant envie de rentrer, de se réfugier sur son canapé. Juliette venait de lui envoyer un texto, elle l'attendait devant le cinéma. Il n'avait qu'une idée en tête ; la planter là et partir. Définitivement. Comme il aurait sûrement dû le faire depuis déjà des mois.

Lorsqu'ils s'étaient rencontrés, deux ans auparavant, il croyait vraiment que c'était la bonne. Les premiers temps, ils avaient vécu comme tous ces amants passionnés qui ne se quittent que pour se retrouver, s'enivrant l'un de l'autre. Elle s'était installée dans son studio au bout de quelques semaines. Ils avaient passé des heures à conjuguer leurs rêves, à faire des projets, à emmêler leurs corps jusqu'à épuisement. Elle lui avait appris à espérer, appris à s'aimer, appris à considérer l'avenir autrement. Il y avait cru, il s'était même imaginé père. À plusieurs reprises, il avait failli se lancer. Et puis, peu à peu, l'argent qu'il avait mis de côté pour la bague de fiançailles s'était évaporé.

Quelque chose s'était déréglé. Il avait fini par ne plus penser à elle à longueur de temps, s'était mis à regarder de nouveau les autres femmes. Le charme avait disparu, comme emporté par un courant d'air. Éteint, ce feu qui l'avait si souvent et si délicieusement brûlé. Il avait laissé place à un ennui ourlé de promesses oubliées. Il ne se souvenait plus quand, mais c'était arrivé.

Plantée sur le trottoir d'en face, Juliette regardait vers le haut du boulevard Poissonnière. En traversant, Fabrice se rappela la première fois qu'il l'avait vue. Elle lui paraissait toujours aussi belle. La même chevelure de jais encadrant un visage fin

et diaphane, la même fragilité qui l'avait ému et cette grâce naturelle, qui devançait chacun de ses pas. Un garçon qui l'avait dépassée sur le trottoir se retourna sur elle et Fabrice éprouva un pincement, une pointe acérée de jalousie. Peut-être seulement par instinct, comme s'il la convoitait toujours.

Juliette l'aperçut et lui sourit : Fabrice ne ressentait que de la peine.

– Qu'est-ce que tu foutais ? Ça fait vingt minutes que je poireaute. Tu avais oublié, ou quoi ?

– Non, j'ai juste eu du mal à m'extraire du boulot.

– Allez, viens, dépêche-toi.

Juliette le prit par la main, se fraya un chemin jusqu'à l'entrée du Grand Rex. Un vigile vérifia leurs billets et elle le tira vers la buvette.

– On prend du pop-corn avant que ce soit la cohue. J'ai super faim, pas toi ?

– Pas trop, non. Et je viens juste de me faire souffler dans le nez par un alcoololo dans le métro. Tu veux pas attendre un peu ?

– T'es sûr que ça va ? Tu fais encore une drôle de tronche.

– Je suis crevé, c'est tout.

– T'es chiant. En ce moment, tu es tout le temps crevé. Franchement, on dirait vraiment que ça t'emmerde d'être là.

Fabrice fit un geste de reddition.

– Commence pas. Je t'avais dit que ça me branchait pas trop, ton film. J'ai eu une journée pourrie au boulot, du taf par-dessus la tête, et oui, j'aurais préféré rentrer me reposer. C'est tout.

– J'en ai marre, il faut se battre pour te sortir et tu tires la gueule la moitié du temps. Il y a un problème, c'est ça ?

– Tu es sérieuse ? Tu veux discuter de ça maintenant ? Ici ?

Quelques mois plus tôt, il aurait sans doute paniqué à l'idée de la perdre. Il l'aurait prise dans ses bras, plongé son regard dans le sien avant de l'embrasser, mais aujourd'hui il ne ressentait plus qu'un vide angoissant. L'affection qui le retenait encore s'étiolait chaque jour un peu plus. Le temps n'était pas leur allié. Il lui restait juste assez de tendresse pour ne pas la blesser.

Le visage de Juliette s'éclaira quand elle reconnut la silhouette dégingandée de son frère, son allure d'adolescent attardé, son air négligé impeccablement entretenu à grand renfort de marques de luxe. Flavien traversa la foule, agitant la main pour être sûr d'être vu, comme si son mètre quatre-vingt-quinze pouvait passer inaperçu. Il écarta les bras pour étendre sa sœur, les laissa retomber et prit un air inquiet.

– Qu'est-ce qui se passe ? Vous en tirez, une tronche.

– C’est rien, c’est Fabrice qui a peur de rater son couvre-feu à l’EHPAD.

Fabrice s’apprêtait à réagir à la pique, mais au fond, il ne pouvait pas lui en vouloir. Il ne devait pas être drôle à supporter. Juliette leva les yeux sur lui. Ils étaient tristes.

Elle savait.

Demain, peut-être, il faudrait qu’il assume.

Pas ce soir.

Fabrice sentait son esprit s'engourdir depuis quelques minutes ; il décida d'arrêter de lutter pile au moment où le couple finit par s'embrasser. Plaquée contre un mur, une blonde dont les yeux bleus dévoraient l'écran venait de céder au brun ténébreux. Rien de fameux. Fabrice prit une poignée de pop-corns, les avala en les regardant se peloter et s'enfonça dans son siège avec un soupir. C'était dégoulinant. Il jeta un regard à Juliette, réprima une mauvaise blague.

D'après le cadran lumineux de sa montre, il en avait encore pour une bonne demi-heure. Dans le noir, elle ne le vit pas faire la grimace, mais il inspira si bruyamment qu'elle se tourna vers lui, agacée. Ils étaient assis côte à côte, leurs bras se touchaient, pourtant un fossé les séparait. La somme de tous leurs désaccords, de tous ces malentendus qui font les vies à deux. La bande-son noya subitement ses pensées. L'actrice s'était mise à courir

dans la rue, portée par un solo de violon et Fabrice se laissa cueillir. C'était comme si la comédienne prenait appui sur chacune des notes. Elle dansait au-dessus du sol et lorsque le premier claquement retentit, il craignit de la voir s'effondrer.

La première idée qui lui vint fut celle de ces chapelets de pétards jetés au passage de dragons multicolores lors du Nouvel An chinois. Une douzaine de détonations suivit aussitôt et, comprenant que cela ne venait pas du film, Fabrice se retourna vers le fond de la salle. Les portes étaient ouvertes et des formes sombres se découpaient dans la lumière. Quelques spectateurs se levèrent, commencèrent à s'agiter et soudain, des cris. Des hurlements de terreur recouvrirent les violons. Un éclair balafra l'obscurité. Dans l'allée centrale, un homme qui se précipitait vers l'écran s'étala dans un fracas métallique. Près de l'entrée, Fabrice crut voir quelqu'un épauler une arme. Ça n'avait aucun sens. Ou bien c'était cet homme, celui qui avait tenté de s'enfuir, qui était visé. Mais d'autres armes se mirent à aboyer. Leur feu se déchaîna et éclaira la salle par intermittence, à la manière d'un stroboscope. Flavien, le frère de Juliette, se leva. Un éclat de foudre illumina son visage et il s'effondra, son corps éteint, simplement débranché.

Il gisait sur la moquette. Se glissant par-dessus Juliette qui sanglotait, recroquevillée sur elle-même,

Fabrice rampa jusqu'à lui. Malgré les plaintes, les tirs qui s'abattaient sur tous ceux qui essayaient de se redresser. Flavien était étendu sur le dos. Un filet de sang s'écoulait de sa tempe, mais il semblait paisible, le visage tourné vers le ciel, les yeux grands ouverts. Sans trop savoir si c'était le bon geste, Fabrice passa une main dessus pour les refermer.

Les rafales cessèrent d'un coup. L'écho des hurlements aussi. Pendant un instant, le silence se fit, comme si l'endroit reprenait haleine. Puis des mouvements de foule, plus bas. Une partie des spectateurs devait profiter de la proximité des issues de secours. Fabrice ne pouvait pas les voir, mais il imagina les empoignades, les bousculades pour atteindre la sortie, les plus faibles qui se faisaient piétiner. Au milieu des pleurs, les cris se firent plus rares et il se demanda si tout n'était pas terminé. Peut-être que les tueurs n'avaient plus de munitions, peut-être que leur cible avait été atteinte, peut-être qu'ils s'étaient enfuis. Peu importait, pourvu que ce soit fini. Juliette pleurait toujours mais ne semblait pas blessée. Il se rapprocha d'elle, lui murmura :

- Tu peux te lever ? Il faut foutre le camp d'ici.
- Où est Flavien ?
- À côté, t'inquiète pas.

– Il va bien ?

– T’inquiète pas. Mais là, il faut qu’on bouge.

Il s’accroupit, glissa ses mains sous les aisselles de sa compagne et rassembla toutes ses forces pour l’aider à se relever. Il faudrait aller vite, la tirer vers l’un des dégagements et courir sans se retourner. À quelques mètres de lui, trois jeunes types s’apprêtaient à faire la même chose. Fabrice regroupa ses jambes, trouva un appui et prit la main de Juliette, prêt à les suivre. Mais quand le premier d’entre eux se redressa, une déflagration retentit. *Ils* étaient toujours là. Une fille hurla, trop tard. Voyant le corps s’abattre entre les sièges, Fabrice plongea pour recouvrir celui de Juliette. Tout s’assombrit. Les tirs reprirent, mais plus en rafales. Ils claquaient l’un après l’autre, méthodiquement, et c’est alors que Fabrice comprit ; *Ils* étaient décidés à prendre leur temps.

Tout autour d’eux, la confusion. Blotti sous un fauteuil, cramponné à Juliette, Fabrice fermait les yeux si fort qu’il en avait mal. Dans son esprit, le tumulte devenait clameur de fête foraine, chahut sans conséquence. Il s’accrocha un instant à cette idée, mais une salve le ramena sur terre. Son cœur battait dans ses oreilles. Même assourdies, elles percevaient encore les détonations. Il essaya de réfléchir. À quelle distance étaient les tireurs ?

Dix mètres ? Peut-être que cette fois, sa manie de prendre des places dans l'axe du projecteur les sauverait. Les sièges les plus exposés étaient forcément ceux en bordure d'allée. Mais quand il sentit une balle le frôler, il comprit qu'il n'y avait aucune règle. Il serra plus fort Juliette, épousant le tremblement de son corps.

La police allait arriver. Le commissariat du IX^e arrondissement était tout proche. Encore quelques minutes à tenir et ils seraient là. Malgré la situation, l'idée d'être heureux de voir débarquer des flics le surprit. Les tirs s'étaient de nouveau arrêtés. On n'entendait plus que des pleurs, des gémissements entremêlés aux dialogues d'un film que plus personne ne regardait. Des silhouettes hésitantes se détachaient du sol. Fabrice leva prudemment la tête et les observa reprendre vie. L'actrice se mit à rire. Un cliquetis lui fit écho – *Ils rechargeaient.*

Alors l'attaque reprit. Le tonnerre roulait au-dessus de leurs têtes, s'engouffrait dans la salle, défonçant tout sur son passage. Il approchait, toujours plus près, déchirant les sièges, les chairs, et, derrière le chaos, des chuintements d'acier mouraient en cognements sinistres à chaque fois qu'une culasse butait en fin de course. Une phrase musicale macabre qui se répéta, encore et encore, jusqu'à

ce que tous les chargeurs soient vides. Jusqu'à ce que le calme revienne.

Dans la lumière rasante, Fabrice vit des masses informes remuer. Il entendit chuchoter, ramper, puis, d'un seul coup, une dizaine de personnes se relevèrent et foncèrent vers l'une des sorties. L'accalmie résista, et il se demanda s'il ne devait pas, lui aussi, essayer de fuir. À quelques mètres, un homme lui fit signe de le suivre. Fabrice hésita mais resta prostré. En le regardant filer, il s'en voulut d'être si lâche. Quand un groupe se lança à son tour, il décida de le suivre. Il attrapa Juliette par la manche, attendit que les premiers se soient levés, faillit la pousser devant lui, mais la plaqua au sol dès que les tirs reprirent. Au coup par coup. Comme pour mieux viser.

Fabrice ne pouvait dire depuis combien de temps le massacre durait. Les secondes étaient devenues des heures, des trous noirs dans lesquels le monde entier s'était effondré. Quelqu'un avait arrêté la projection et désormais on percevait la moindre plainte montant jusque sous la voûte étoilée qui décorait le plafond. La salle était toujours obscure, mais l'écran, où se reflétait une lueur inquiétante, suffisait à faire de chacun d'eux une nouvelle cible.

Fabrice inspira, et le son de l'air qui entra dans ses poumons lui parut un fracas terrible. Il se colla contre Juliette qui ne bougeait plus. Il pouvait entendre sa respiration, courte et discrète. Sa peau était chaude, comme si elle dormait. Il passa les doigts dans ses cheveux, puis caressa son visage et sentit les larmes qui coulaient sur ses joues. Il sut qu'il devait dire quelque chose, chercha en vain les mots, se contenta de la serrer un peu plus fort.

Le thème de *La Guerre des étoiles* retentit pour la seconde fois. Quelques rangs plus bas, un autre portable sonnait dans le vide. Fabrice se tortilla pour sortir le sien de sa poche et vérifia qu'il était bien en mode silencieux. L'écran d'un téléphone, sous un siège non loin, s'alluma. Il vit une photo d'enfant apparaître, le corps qui gisait à côté – une peine immense le submergea.

Il déplia ses jambes et jeta un coup d'œil à sa montre. Cela faisait *seulement* dix minutes que ça avait commencé. Les flics devaient être en route. De là où il était, il apercevait l'un des tueurs. Il paraissait jeune. L'homme fit quelques pas en se frottant le crâne, s'arrêta devant leur travée, son arme en bandoulière. Pas besoin d'être un expert pour reconnaître le chargeur courbe d'une kalachnikov.

– Viens là, toi.

Un froid glacial drapa Fabrice. C'était comme s'il venait d'être offert en sacrifice. Il aurait voulu se révolter, trouver le courage de l'affronter, mais il restait impuissant, le visage enfoui dans le blouson de Juliette. Un coup claqua, suivi d'un autre.

– Sors de là, allez. Dépêche-toi.

Fabrice releva la tête.

Le tireur s'adressait à quelqu'un d'autre, dans la rangée devant lui. Il hurlait, hors de lui.

– Sors ou j'te tue !

Une autre voix, plus gutturale, s'ajouta à la première.

– Allume-le, ce kouffar¹.

Fabrice se concentrait pour entendre l'échange. Un coup de feu le fit sursauter.

– La prochaine, j'la lui mets. Vas-y, fais-le sortir.

L'accent était celui des jeunes de banlieue, celui qu'ils cultivaient sans même s'en rendre compte et qui leur collait à la peau. Ils ne l'avaient pas peau-finé en Syrie mais au pied d'une tour, à quelques kilomètres de là.

– C'est de votre faute. Vous nous avez bombardés comme des lâches, depuis les airs. Votre gouvernement a envoyé des troupes pour nous massacrer, mais maintenant, c'est votre tour. On va vous tuer, ici.

La voix était posée, chaque mot assuré.

– Comme ils nous ont fait, on vous le fait. Vous n'avez qu'à vous en prendre à vos chefs, d'accord ? Ils envoient des soldats nous combattre, alors on se venge. C'est tout.

Fabrice vit une ombre s'approcher de lui, espéra qu'elle s'éloigne. Il y eut deux claquements brefs, une rafale, et la folie reprit. L'un des tueurs vida son chargeur d'une traite, deux coups résonnèrent

1. Personne qui ne croit pas en Allah, mécréant, infidèle.

plus loin, peut-être à l'étage, et puis de nouveau, tout s'arrêta.

– T'en penses quoi, de ton président ?

– J'en sais rien, monsieur.

– Allez, réponds. Arrête de flipper.

– J'en sais rien.

Même si le temps ne voulait plus rien dire, cela faisait bien cinq minutes qu'ils se promenaient entre les allées selon Fabrice. Ils choisissaient au hasard, tiraient sans raison. Depuis le balcon, une autre voix retentit.

– Bouge pas, toi. Bouge pas.

À chaque coup de feu, sec, sentencieux, Fabrice éprouvait la même sensation d'absurdité. Quelqu'un venait de mourir, simplement parce qu'il avait eu le tort de se trouver là. C'était aussi vain que ça. À cet instant précis, dans ce cinéma, le monde avait disparu. Il chercha autour de lui quelque chose qui ressemblerait à une arme. Ses muscles étaient ankylosés mais il pouvait encore se défendre. En s'unissant, ils pouvaient avoir le dessus sur deux, peut-être trois hommes. Il se demanda si d'autres que lui y songeaient. La plupart devaient attendre un signe. Durant une seconde, il crut en avoir le courage, puis une salve de coups lui rappela que chacun d'entre eux était seul.

– Casse-toi ! Casse-toi, j’t’ai dit !

Au timbre de la voix, Fabrice sentit immédiatement que quelque chose n’allait pas. L’instant suivant, il entendit l’homme hurler.

– Barre-toi !!!

– Police, reculez.

Il compta trois coups de feu, différents de tous ceux qui avaient précédé. Il ne voyait rien mais comprit que quelque chose venait de se dérégler.

– Allahu akbar !

Une explosion ébranla la salle. Tous les sièges tremblèrent comme si, en entrant, un ange avait fait claquer ses ailes devant lui. Un souffle d’air les balaya, et dans la fine poussière qui retombait, un faisceau de lumière jaillit depuis l’entrée, s’attarda entre les corps, puis disparut.

– C’est la police ! Ne bougez pas pour le moment, les secours arrivent !

Enfin.

Fabrice sentit son poulx s’emballer mais ne bougea pas un millimètre de peau.

– Tu les entends ? Il faut y aller...

C’était Juliette, qui remuait contre lui.

– Préviens Flavien, on y va...

Avant qu’il n’ait le temps de la raisonner, elle le repoussa et se releva. L’espace crépita tandis qu’il se jetait sur elle. Une masse invisible la frappa en plein visage, Juliette vrilla sur elle-même et s’effondra.

Elle ne bougeait plus. Il posa une main sur son ventre, sentit l'odeur métallique de son sang et sa robe humide entre ses doigts chauds et visqueux. Elle ne respirait plus. Il poussa un cri muet, les paumes écrasées sur ses oreilles ; le vacarme redoubla et ses tympans éclatèrent.

Au loin, le tintement d'un SMS qui vient d'arriver. De temps à autre, des sonneries de téléphone qui s'élèvent, qui crèvent la surface. Il flotte, entraîné par le courant, si léger. Il dérive avec une infinie lenteur, sans prêter attention aux gémissements étouffés, aux discussions inaudibles qui retombent des balcons. Il n'écoute plus que le bruit des vagues qui l'emportent. Le ressac est faible, une légère agitation semble éclore près de l'entrée. Des pas réguliers, comme une houle qui s'imisce avec une extrême précaution. Il ne relève pas la tête, perçoit des mots inintelligibles, déformés par le grésillement d'une radio. Et puis les plaintes montent, à mesure que les pas progressent. L'écume frissonne pour devenir bouillonnement, et la marée de murmures se mue en clameur.

L'espoir s'est levé. Il se répand plus vite encore que la peur. Les blessés les plus graves sont évacués. Un ballet cadencé se met en place. Lui ne bouge pas quand on le secoue. La main gantée qui s'est

posée sur son cou n'insiste pas ; les morts peuvent attendre. Fabrice ne veut pas lâcher Juliette, il respire le moins possible. Enlacés. Des amants dans la nuit.

Durant de longues minutes, Fabrice était resté étendu, ses bras autour d'elle. Il les avait écoutés fouiller la moindre allée, égarés dans la foule des victimes. Dans leurs voix, une forme de douceur – malgré toute cette folie, malgré l'effroi qu'ils foulaient de leurs pieds. Plusieurs fois, il les avait sentis l'enjamber, s'approcher, venir au secours d'une femme tombée juste derrière lui. Il les avait entendus la rassurer, leur ton calme et posé, alors qu'ils luttaienent pour la maintenir en vie. Lui n'avait pas bougé, même quand l'une des mains s'était posée sur lui, qu'elle l'avait remué d'un geste délicat. Il s'était réfugié tout au fond de son être, pour ne pas leur parler. Leur expliquer quoi ? Comment ? Il ne savait que rester prostré, dans sa honte et sa peur. Et se taire.

Lorsque des bras l'arrachèrent finalement à elle, il ouvrit les yeux pour la regarder, amputé de son corps, toujours sans prononcer un mot. Juliette

semblait dormir. Une mèche de cheveux courait sur son visage, se perdait sur ses lèvres violacées. Elle était devant lui, comme chaque jour au réveil. Elle était devant lui, mais il ne percevait d'elle qu'une image confuse. Comme s'il découvrait, pour la première fois, cette peau qu'il avait si souvent caressée. Comme un songe brumeux. Comme reconnaître une femme dont on ne se souvenait plus.

– Levez les bras.

Il ne protesta pas lorsqu'on le fouilla, le fit tourner sur lui-même, lui souleva son tee-shirt. Il se laissait faire, docile, anéanti.

– Elle est avec vous ?

– Je ne sais pas.

Un instant, le policier le fixa sans comprendre.

– Monsieur, cette jeune femme était avec vous ?

Il se rappelait sa robe fleurie, celle qu'il lui avait achetée. Son bomber noir, ses baskets et son sac en cuir beige. Mais pas son visage. Son cerveau refusait. Quelque part, dans son système nerveux, quelque chose s'était bloqué. Il marmonna.

– Oui, je crois.

Le policier faillit dire quelque chose, se ravisa.

– Je vais vérifier ses papiers, ça vous va ?

– Oui, s'il vous plaît.

Les secondes qui suivirent furent une sorte de répit, des secondes de paix, à flotter, hébété, la poitrine arrachée.

– Juliette Beaulieu. Vous la connaissez ?

Le choc fut si violent que la salle vacilla. Fabrice eut l'impression qu'une météorite venait de le percuter et de l'envoyer voler de l'autre côté du monde. Sonné debout, il sentit une main se poser sur son épaule, un froid coupant, et des larmes qui inondaient ses joues.

– Tenez-vous à moi et fermez les yeux. C'est mieux.

Accroché à la ceinture du policier qui leur frayait un chemin, Fabrice traversait les allées pour sortir de la salle, jusqu'au point de regroupement des victimes. Il aurait voulu obéir, sceller ses paupières. Il n'y parvint pas. Dans l'obscurité, il voyait des portables s'allumer au sol, au milieu des civières, des médecins, des pompiers. Au milieu du sang, des chairs qu'il piétinait. Blottis dans la pénombre, des corps empoignés. Des dizaines de vies immolées au nom de la haine. Trop pour qu'il puisse les compter. Une image pourtant restait collée à sa rétine. L'image d'une enfant et de sa mère qui se tenaient enlacées. Une image qui ne le quitterait plus.

Il se laissa guider sous une tente dressée sur le boulevard Poissonnière. Des blessés hurlaient de

douleur. L'horreur se prolongeait, l'enveloppait. Assis seul dans un coin, un gobelet à la main, il la regardait faire, attendant de savoir s'il devait la combattre, aider à quelque chose, ou bien s'enfuir. Une femme saisit sa main. Il l'écouta gémir, terrifié. Un soupir, ses lèvres qui se figeaient, elle parut s'endormir – il se mit à pleurer.

Paris semblait meurtrie. Fabrice était parti seul, sans que personne ne le remarque. Il avait traversé des rues froides et désertes, sa couverture de survie sur le dos, au son des ambulances, des voitures de police qui hurlaient dans la nuit. Le regard perdu, il avait marché longtemps, jeté un pied devant l'autre, et puis, sans s'être rendu compte de rien, il était arrivé. Il était revenu dans cet appartement que Juliette aimait tant, qu'elle avait décoré de ses rêves de romance. En montant sous les combles, il s'était tenu aux murs, comme ces soirs d'ivresse, quand ils s'aidaient à gravir chaque marche ensemble. Il avait retrouvé ses clefs au fond de sa poche et, sans allumer, était allé s'asseoir sur le petit canapé encombré de coussins qui leur servait de lit.

À travers la cloison, un reporter commentait en boucle l'attaque d'un cinéma. Fabrice entendait, mais n'écoutait pas. Il avait mal dans tout le crâne, des pointes lui perçaient les yeux et une douleur atroce lui barrait le front, l'empêchant de pen-

ser. Son cerveau ne faisait que repasser les mêmes images. Il étala ses mains sur son visage, comme pour tout effacer. Le journaliste se tut. Il se laissa glisser sur le sofa et accueillit le sommeil comme on espère l'oubli.

La collection Onyx

La collection Onyx est née sur une veine de la littérature que certains disent noire – mais que nous préférons appeler « littérature » tout court. Les romans qu'elle abrite racontent cette possibilité que nous avons tous de basculer dans le mal sans lâcher la main de notre humanité. L'onyx, pierre précieuse translucide ou bien opaque, striée de blanc ou d'un noir profond comme la nuit, est le reflet de nos âmes, quand celles-ci se confrontent à l'appel du gouffre, au vertige de notre condition – l'homme face à lui-même.

Miroir de la collection Rubis, créée aux éditions de La Martinière en 2017, la collection Onyx explore les déchirures et la complexité de la psyché de l'homme.

La Fosse aux âmes est le premier roman publié dans cette collection.